



LE CLASSIQUE
ET
LE ROMANTIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N^o. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

30325⁸

LE CLASSIQUE

ET

LE ROMANTIQUE,

DIALOGUE.

PAR

P.-M.-L. BAOUR-LORMIAN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



PARIS.

URBAIN CANEL,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N°. 9.

AMBROISE DUPONT ET RORET,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 37.

1825

THE GLASS TONGUE

THE ROMANTIC

DIABOLIC

THE

P. M. L. BAOUR-LIGNIER



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER

ANDRE GARNIER, DETOUR ET ROBERT

1823

LE CLASSIQUE

ET

LE ROMANTIQUE.

DIALOGUE.

Le classique, traversant le jardin du Luxembourg, aperçoit au détour d'une allée un individu qui tantôt marche à pas précipités, tantôt s'arrête, regarde le ciel, gesticule et pousse de pro-

*fonds soupirs; plein d'étonnement, il s'approche,
regarde et s'écrie :*

LE CLASSIQUE.

Eh, c'est vous, cher Nicaud !

LE ROMANTIQUE.

Ce nom n'est plus le mien;

Il était fort vulgaire, et ne rimait à rien ;

J'avais besoin d'un nom vaporeux et sonore ;

On m'appelle à présent Monsieur de Silphiclöre.

LE CLASSIQUE.

Depuis cinq ans au moins que je ne vous ai vu,

Qu'avez-vous fait ?

LE ROMANTIQUE.

Des vers.

LE CLASSIQUE.

Ce talent imprévu.....

LE ROMANTIQUE.

Vous étonne ?

LE CLASSIQUE.

Il est vrai ; nos milliers d'ordonnances,
Et nos indemnités et nos plans de finances ,
Vous laissent-ils l'espoir de trouver des lecteurs ?
Ah ! le trois et le cinq sont de rudes joueurs ;
Ne vous y fiez pas.

LE ROMANTIQUE, gravement.

Ce sentier solitaire,
Propice aux entretiens, les *voile* de mystère.
Je ne sais quoi de vague et de silencieux ,
Le calme aérien qui *serpente* en ces lieux ,

Et d'un soleil ardent nous *tempère* les flammes ,
Aux doux épanchemens tout invite les âmes.
Vous allez donc savoir quel sort plein de faveur
A *doté* mes destins d'un luth *vierge* et *réveur*.
Je gravissais jadis un quatrième étage ;
Mais , d'un *ancêtre* mort recueillant l'héritage ,
J'ai du Marais funèbre oublié le chemin ,
Et maintenant je loge au faubourg Saint-Germain ,
Vénérable séjour des muses romantiques.
Dans ses hôtels peuplés d'illusions antiques ,
On ne sait quel parfum des temps qui ne sont plus
S'exhale , et du Parnasse attire les élus.
Si vous aviez pu voir , dans ces nobles soirées ,
Du nom de leurs aïeux trente dames parées ,
Attendre qu'un poète , en leur présence admis ,
Lût ses vers ravissans à Ladvocat promis ,

Et dont quatre journaux, sa superbe espérance,
Donnaient depuis un mois l'avant-goût à la France !
Paraissait-il ? voilà qu'un murmure léger,
Errant comme l'abeille au sein de l'oranger,
Circulait dans les rangs de l'auguste assemblée.
Chaque dame en secret, incertaine et troublée,
Disait à sa voisine : « Oh ! ma chère, voyez !
» Des pleurs du sentiment ses yeux *roulent* noyés !
» Comme dans tous ses traits, où l'harmonie est peinte,
» Des tempêtes du cœur se réfléchit l'empreinte !
» Il souffre, on le sent trop... » elles parlaient ainsi.
Vous saurez, en passant, qu'au siècle où nous voici,
Une frêle santé distingue tout poète
Qui d'un autre Apollon se proclame interprète.
Regardez-moi plutôt et jugez.

LE CLASSIQUE.

En effet ,

De votre mine ici je suis peu satisfait ;

Vous avez l'air malade !

LE ROMANTIQUE.

Ah ! cet aveu m'enchanté.

Je dois à mes travaux cette langueur touchante ,

Et par tous les amis à qui je suis voué ,

Si j'avais le teint frais, je serais bafoué.

Schiller, Byron , portaient sur leur face amaigrie

Le cachet du malheur et de la rêverie.

Mais revenons : des vers aussi doux que le miel ,

Purs comme le nectar qui s'épanche du ciel ,

Sur des tons inconnus *promenés* par la lyre ,

De tous les auditeurs enflammaient le délire.

On les applaudissait et du geste et des yeux :

Oh ! c'est trop ravissant, c'est trop délicieux !...

Et l'on versait des pleurs de tristesse et de joie ;

Et du charme, à mon tour, je devenais la proie ;

Et, de tout le passé grondant le souvenir,

Mon âme dévorait un confus avenir.

Mais le temps, *vieux de jours*, sur son horloge antique

Ne *vibrait* point encor mon heure poétique,

Et sur le Pinde encor je flottais à m'asseoir ;

Et mon génie.... Enfin, un soir... c'était un soir...

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....
.....
Pâle, je cheminais le long de la vallée ,
A l'heure où le soleil sur la tour crénelée
De ses derniers rayons sème l'or *expirant*.
Zéphir *m'enveloppait* de son souffle odorant ;
Et mon âme affaissée en sa mélancolie ,
Oublieuse du monde et dans *soi* recueillie ,
Sympathisait *au* calme, aux teintes que le jour
Répandait en fuyant sur les bois d'alentour.
Les ombres s'allongeaient, couraient l'une après l'une...
Et triste, je pleurais : quand tout à coup la lune ,
Ronde et large , *surgit* au milieu des brouillards ,
Et verse au *bleu* gazon l'*argent* de ses regards.
Alors il m'apparut au sein de la bruyère,
Dans toute sa fraîcheur native et printanière ,

Une vierge.... Le ciel en eût été jaloux !
La gazelle a des yeux moins *suaves*, moins doux ;
Ses cheveux, que la grâce en *tresses* environne,
Semblent en s'inclinant *pleurer* une couronne ;
De rubis radieux ses beaux bras brillaient *ceints*,
Et de myrrhe et de nard ses blancs voiles empreints.
Son bel œil me *dardait* une *noire* étincelle,
Et je me dis soudain : ô mon âme ! *est-ce celle*
Qu'embrassait de tes vœux le virginal espoir ?
Que tes songes créaient ; *dont déjà*, sans la voir ,
La trace dans les cieux par ton vol fut suivie ?
O vierge, ô mon épouse, ô rêve de ma vie ,
De la création *modèle* *palpitant*,
Allume ton élève, il t'aspire, il t'attend ;
Viens le ravir d'amour, viens le *bercer* de gloire !
A chacun de mes chants attache la victoire !

Apporte-moi la coupe où l'on *boit* l'art des vers :
Que mon nom *luise égal* dans ce double univers !
Et je parlais ainsi *délirant* : d'un sourire ,
Tel que nul fils d'Adam ne pourrait le décrire ,
La Muse m'accueillit.
.
.
.
. Vers l'horizon trompeur ,
La lune en ce moment s'entoura de *vapeur* ;
Dans le creux de la tour s'enfonça la chouette.....
Elle y *poussa six cris* , et je devins poète.
Depuis cet heureux soir , dans mon esprit *vivant* ,
Je consacre à la muse un hommage fervent :
Mon cœur est plein de vague , et ma pensée austère ,
Et je n'appartiens plus aux *choses* de la terre.

LE CLASSIQUE.

Eh ! mon pauvre garçon , je le dis à regret ;
Mais demandez à Gall un entretien secret ,
Et que ce grand docteur me taxe d'ignorance
S'il ne trouve chez vous telle protubérance.....

LE ROMANTIQUE.

Allons, vous plaisantez.

LE CLASSIQUE.

Non, très-certainement.
Avez-vous donc, mon cher, perdu tout jugement ?
Quel diable de jargon !

LE ROMANTIQUE.

C'est la langue nouvelle
Que l'inspiration à ses enfans révèle ,

Qui range sous nos lois un peuple de lecteurs,
Et du Pindé, à jamais, nous *dompte* les hauteurs.
Je conçois qu'elle peut étonner votre oreille ;
Croyez-moi cependant, elle seule réveille,
Élabore, nourrit ces feux purs et sacrés
Dont nos cœurs, nuit et jour, *bondissent* dévorés.
C'est un mélange heureux de grâce et d'harmonie
Qui nous vient de l'Écosse et de la Germanie,
Et qui, dans l'idiome aux Francs accoutumé,
Se fond comme un parfum dans un vase allumé.
C'est notre talisman : par ses secrets magiques,
Nous sommes toujours neufs, sublimes, énergiques,
Et tout cela, mon cher, sans *user* notre temps
A lire vos *auteurs* âgés de *deux mille* ans.
Ils avaient imité ; nous n'imitons personne ;
La harpe *éolienne* entre nos doigts *frissonne*.

Vous rampez, nous volons : vos vers décolorés
Se traînent en boitant; les nôtres inspirés,
Beaux de verve, d'orgueil, de jeunesse, de flamme,
Au public transporté communiquent notre âme.
Vous l'aviez endormi par vos gothiques airs ;
Joyeux, il se ranime au bruit de nos concerts ;
Et ce vaste succès, nous l'obtenons sans peine.
Tandis que, tourmentant votre stérile veine,
Assis près d'une lampe aux débiles clartés,
Dans vos doctes patrons, tour à tour feuilletés,
Vous cherchez quelques traits, quelques formes vieilles,
Nous briguons seulement des palmes *incueillies*.
Notre empire est bien jeune, on ne peut le nier ;
Car vous datez d'Homère et nous d'André Chenier.
L'ère du *Poétisme* en ce siècle commence.
C'est l'inspiration, dont la sainte démente.

Nous *verse* nos accords , *bouillonne* en nos écrits ,
Et , par elle , on sait tout sans avoir rien appris.

LE CLASSIQUE.

Il faut en convenir , une telle méthode ,
Cent fois plus que la nôtre , est facile et commode.
Mais vous , que j'ai connu par le bon sens guidé ,
De quel esprit malin êtes vous possédé ?
Quel est donc votre espoir ? AUGER , d'un coup de foudre
A frappé votre *Muse* et l'a réduite en poudre :
Tout Paris a pu voir ses disciples en deuil
De romantiques pleurs arroser son cercueil ,
Et , pour parler ici votre langue embellie ,
Sous l'arbre du *sommeil* ils l'ont ensevelie.
Croyez-moi , profitant d'un salutaire avis ,
Abjurez un jargon qui remonte à Clovis ,

Et, la syntaxe en main, d'une erreur déplorable
Venez, aux pieds du Goût, faire amende honorable.

LE ROMANTIQUE.

L'Étoile, le Drapeau, l'Aristarque, le Nain,
Ont remplacé pour nous la Muse au front serein.
Ils *grondent* notre gloire, ils tressent nos couronnes ;
Ils sont nos chevaliers, nos phares, nos colonnes,
Et, de notre génie éternels truchemens,
Nous soumettent Lutèce et les départemens.

LE CLASSIQUE.

Eh ! ne craignez-vous pas que, long-temps dédaignée,
Des verges à la main, la Satire indignée
Ne flagelle vos noms, et contre vos écarts
Du public éclairé ne tourne les brocards ?
Du côté des railleurs quelquefois il se range.

LE ROMANTIQUE.

Des classiques pesans son extase nous venge ;
Elle nous est acquise et nous la méritons.

LE CLASSIQUE.

Oui, si l'on s'en rapporte à d'obscurs feuilletons.

LE ROMANTIQUE.

Ne voyez-vous donc pas, impatiente, avide
De suivre notre vol dans les plaines du *vide*,
La foule des lecteurs calculer les momens
Qui retardent sa joie et ses ravissemens ?
A la moindre rumeur, dans la ville semée,
Que notre œuvre bientôt doit *surgir* imprimée,
Tout se hâte à fêter cet instant solennel.
Baudouin, Ladvocat, Bechet, Ponthieu, Canel,

Hâletans et poudreux, assiégent notre porte ,
Et si l'un d'eux enfin sur ses rivaux l'emporte ,
De notre manuscrit s'il devient possesseur ,
Quel triomphe éclatant ! quel sort plein de douceur !
Aux *Didots* , à *Tastu* sur l'heure il fait remise
De l'œuvre qu'à la Seine envîrait la Tamise ;
Et le papier vélin , en langes transformé ,
S'apprête à revêtir notre enfant bien-aimé.
Il babille déjà sur la foi des gazettes ;
On prépare pour lui cul-de-lampe et vignettes ;
Du faubourg Saint-Germain , par le goût habité ,
Les nobles châtelains perdent leur gravité ,
Et , bruyans , tour à tour réclament les prémices
De ces vers au berceau parés de leurs auspices.
Silphine avec orgueil , en un docte salon ,
Aux lueurs des cristaux reçoit notre Apollon ;

D'un regard vapoureux l'encourage et le flatte ;
Sur sa *lèvre entr'ouverte* un doux sourire éclate :
C'est donc demain , dit-elle , ah ! demain que Paris ,
En dépit des censeurs , du vrai sublime épris ,
De Byron , de Schiller retrouvant les merveilles ,
Possédera les chants, fruits de vos jeunes veilles.
Ils vont , n'en doutez pas , se vendre par milliers ;
J'en retiens , pour ma part , les cinquante premiers
Exemplaires : alors le cercle sur nos traces
S'arrondit , et , choyés par les preux et les grâces ,
Nous *humons* à longs *traits* notre destin futur.
Le punch aux flammes d'or , à l'essence d'azur ,
En des coupes d'onix pour nous fume et ruisselle ;
Mais , pour légitimer l'ivresse universelle ,
Nous paraissions enfin : quel vacarme , bon Dieu !
Comme chez Ladvocat , chez Dentu , chez Ponthieu ,

Traversant du Palais les sombres galeries ,
Accourent les amans des *molles rêveries*.
En caractères goths , sur les murs étalés ,
Nos noms frappent les yeux des passans rassemblés.
L'Aristarque déjà de tendresse larmoie ;
Le *Drapeau* fièrement fait *onduler* sa joie ;
L'Étoile , pur reflet de nos vives couleurs ,
Nous épanche à grands flots des rayons et des fleurs ;
L'imperceptible *Nain* de plaisir *en* grimace ;
Et le *Globe* à grand bruit roule sa lourde masse.

LE CLASSIQUE.

Des barons allemands pour vous se sont ligués.
A leurs éloges plats , chaque jour prodigués ,
Quelque sot , j'en conviens , peut se laisser surprendre.
Ils vous font lire , soit ; mais vous font-il comprendre ?

Chaque vers , échappé de vos grêles cerveaux ,
Transforme vos lecteurs en OEdipes nouveaux ,
Et déroute à loisir leur faible intelligence.
Le public d'autrefois montrait plus d'exigence ;
Il voulait qu'un auteur , tremblant à son aspect ,
Lui présentât un livre avec quelque respect ;
Que , jaloux d'obtenir l'honneur de son suffrage ,
Il l'entretint au moins dans son propre langage ;
Et je ne sais pourquoi deux esprits à l'envers ,
Racine et Despréaux , ont flatté ce travers.
Vous ne souffrirez pas qu'une telle faiblesse
De votre renommée entache la noblesse ;
Et lorsque du public vous fixez les regards ,
C'est lui seul , après tout , qui vous doit des égards.
Aussi de la Raison les vulgaires entraves
N'enchaînent point vos pas timidement esclaves :

Possesseurs d'un triomphe à si bon droit acquis,
Vous rimez au hasard pour des lecteurs conquis;
Et si votre Phébus, dans son âpre harangue,
Par déférence encor pour notre pauvre langue,
Du verbe ou du pronom daigne suivre les lois,
En quelques tours français change ses tours gaulois,
Prompt à s'envelopper de nouvelles ténèbres
Il disparaît bientôt sous des voiles funèbres,
Et, se glorifiant de sa malignité,
Nous laisse ensevelis dans cette obscurité;
Ou si de sa faconde il sent tarir la source,
Quelques lignes de points deviennent sa ressource.
Lorsqu'on ne sait que dire au milieu d'un discours
Les points sont en effet d'un merveilleux secours;
Ils ne choquent jamais le bon sens ni l'oreille.
Vos larges blancs aussi vous servent à merveille;

Et pour nous quel bonheur, si vos psaumes *dolens*
Se composaient toujours et de points et de blancs !
Mais, puisqu'il faut enfin parler sans raillerie,
Ronsards dégénérés, de quel front, je vous prie,
Osez-vous déchirer avec un froid dédain
Le code que Boileau rédigea de sa main ?
Je conçois qu'à Smolensk, à Varsovie, à Prague,
De vos croquis grossiers on admire le vague,
Et que le Hollandais, habile connaisseur,
De sa langue en vos chants retrouve la douceur ;
Je veux que d'Édimbourg la pesante *Revue*,
Grâce à ses rédacteurs d'ignorance pourvue,
Publie en ses cahiers, vendus à vos écrits,
Les extraits que vous-même envoyez de Paris ;
Mais que dans ce Paris où triompha Voltaire,
Dans ces murs où des arts la flamme héréditaire

Brûle aux pieds des autels à Molière dressés,
On prise encor long-temps vos rêves insensés !
Non : la Critique veille et de près vous menace.
Et que sont vos écrits ? l'opprobre du Parnasse.
Qu'y trouve-t-on ? des mots vides, ou boursoufflés,
Tout honteux de se voir l'un à l'autre accouplés ;
De lourds enjambemens, de grotesques lubies,
Des non-sens éternels, des phrases amphibies ;
Les objets les plus saints associés toujours
Au récit *nébuleux* de vos fades amours ;
L'amas incohérent de spectres et de charmes,
D'amantes et de croix, de baisers et de larmes,
De vierges, de bourreaux, de vampires hurlans,
De tombes, de bandits, de cadavres sanglans,
De morgues, de charniers, de gibets, de tortures,
Et toutes ces horreurs, ces hideuses peintures

Que , sous le cauchemar dont il est oppressé ,
Un malade entrevoit d'épouvante glacé....
Et c'est à la faveur d'un monstrueux système
Que , du siècle des arts défiant l'anathème ,
Vous croyez sans péril profaner à nos yeux
Tout ce qu'a respecté le goût de nos aïeux ?
Ah ! nous conserverons , intacte et révérée ,
La charte des bons vers , par Despréaux jurée.
Le jour de la justice arrive lentement ;
Mais sa rigueur tardive ajoute au châtiment.
Qu'importe que l'*Étoile* , en quinquet transformée ,
Infectant chaque soir Paris de sa fumée ,
Signale à nos regards vos futurs manuscrits :
D'avance ils sont défunts et voués au mépris.

LE ROMANTIQUE.

Comment donc, au mépris ! mais, monsieur le quarante,

C'est pousser un peu loin l'humeur belligérante.

Au mépris!... au mépris!...

LE CLASSIQUE.

Ah ! j'en suis bien fâché ;

Le mot est vif peut-être... ; enfin, il est lâché.

LE ROMANTIQUE.

Pour nous traiter ainsi quels titres sont les vôtres ?

Avez-vous, répondez, un culte et des apôtres ?

D'extraits en votre honneur quels journaux sont enflés ?

Partout vos vers *gascons* ne sont-ils pas sifflés ?

N'avez-vous pas deux fois, sacrilège et barbare,

Égorgé de vos mains le cygne de Ferrare ?

Démentez donc ce bruit, par le *Nain* répandu,

Que pour vous la pensée est le fruit défendu.

Rimeur sonore et creux dont la verve guindée

Sans le secours d'autrui n'eut jamais une idée,
Et qui, depuis vingt ans fléau de tout lecteur,
Ne comptez que vous seul pour votre admirateur,...
Vous mesurer à nous ! d'où provient tant d'audace ?
De quel droit osez-vous nous insulter en face ?

LE CLASSIQUE.

Du droit que m'ont donné depuis assez long-temps
Notre muse sicambré et ses airs charlatans.
Ainsi donc je verrais, spectateur bienévolé,
Quatre ou cinq *Dubartas*, transfuges de l'école,
Au milieu des brouillards de leur mysticité,
Improviser le bruit avec impunité !
Je verrais ces Byrons, et ces Schillers imberbes,
Instruits tant bien que mal à conjuguer des verbes,
Officieusement, du matin jusqu'au soir,
L'un l'autre se donner de grands coups d'encensoir ;

Et malgré le fracas de toutes leurs trompettes ,
Malgré tout le babil de leurs vieilles caillettes ,
Je pourrais plus long-temps retenir mon courroux ?
Mais on commence enfin à se moquer de vous ,
Et l'épicier , joyeux de tant de renommées ,
Déjà marchande au poids vos énigmes rimées.
Sur vous , sur vos pareils amassant les affronts ,
Je veux d'un vers brûlant cautériser vos fronts.
Ameutez contre moi tous vos auxiliaires ,
Et l'*Étoile* et le *Nain* , vos deux thuriféraires ;
Que le *Globe* si lourd , dans ma course heurté ,
Donne signe de vie et de mobilité ;
Que l'*Aristarque* frappe et d'estoc et de taille :
J'y consens , et d'ailleurs j'aime assez la bataille.
A maint sot d'autrefois j'avais mis le bâillon ;
Mais des sots de nos jours voilà qu'un bataillon

Contre moi de nouveau s'organise et s'élance;
Qu'ils vont cher me payer mes cinq ans de silence!
Mes traits de mon carquois ne sont pas tous sortis;
Le combat sera chaud; je vous en avertis.

LE ROMANTIQUE, furieux.

Je vous jette le gant

LE CLASSIQUE, riant.

Eh bien, je le ramasse.

LE ROMANTIQUE.

Il faut que *vous ou nous, nous* restions sur la place.
Au champ d'honneur c'est moi, moi qui vous attendrai.

LE CLASSIQUE:

Apprenez l'orthographe et je vous répondrai.

LE ROMANTIQUE, hors de lui.

Nous manions aussi le fouet de la satire :

Tremblez que mes amis.

.

.

.

.

.

. Près deux je me retire.

Notre brûlant courroux...

LE CLASSIQUE.

Tâchez de le calmer ;

Et ne me forcez pas , enfin , à vous nommer.

FIN.

NOTES

NOTES.

1805

Le secret est

Il est au contraire, les lois de la nature

NOTES

Il est au contraire, les lois de la nature
Il est au contraire, les lois de la nature
Il est au contraire, les lois de la nature
Il est au contraire, les lois de la nature

Il est au contraire, les lois de la nature

Il est au contraire, les lois de la nature

Il est au contraire, les lois de la nature

Il est au contraire, les lois de la nature

Notes.

. Ce sentier solitaire,
Propice aux entretiens, les voile de mystère.

Presque toutes les expressions en *italique* appartiennent à nos auteurs romantiques ; s'ils m'accusent de les avoir reproduites sous une forme ridicule, dans une satire prochaine j'indiquerai les sources authentiques où j'ai puisé.

Elle y poussa six cris, et je devins poète.

Exemple de l'harmonie romantique.

vous datez d'Homère, et nous d'André Chénier.

Il paraît qu'André Chenier, dont toutes les âmes généreuses déplorent la mort cruelle et anticipée, avait résolu de créer une langue nouvelle, énigmatique comme celle des prêtres de Memphis, et auprès de laquelle la langue parlée en France ne devait plus être qu'un misérable jargon. Les œuvres posthumes de ce jeune et malheureux écrivain ont fécondé la verve de nos romantiques. C'est là qu'ils ont trouvé le germe de leurs compositions nébuleuses; mais ils ont encore renchéri sur le néologisme et l'obscurité de leur patron. On trouve en effet, dans le recueil d'André Chénier, plusieurs pièces de vers où respire la sensibilité la plus touchante, et qui sont écrites, à quelques taches près, dans une langue intelligible pour tous les lecteurs. Ses autres productions semblent le fruit d'un cerveau malade, et que tourmentent les rê-

ves du cauchemar. Si l'on pouvait expliquer ce qui est inexplicable, je chercherais à le faire par une similitude et je la trouverais dans le plus clair de tous nos écrivains, dans Labruyère; il dit, en parlant d'un amateur d'oiseaux, qui porte sa passion pour eux jusqu'au délire. « Diphile commence par un oiseau, et finit par mille; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée. — Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil, lui-même est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve. » Tel est le romantique: lorsqu'il s'élève dans les régions éthérées, on peut dire qu'il vole, qu'il perche, qu'il mue. Il se baigne dans la rosée; il se plonge dans les couleurs de l'arc-en-ciel; on ne sait trop ce qu'il est, ni ce qu'il voit, ni ce qu'il dit, il ne le sait pas lui-même; mais il a une vision charmante, et d'un prestige indé-

finissable. Tout à coup sa nature change ; ce n'est plus le colibri qui voltige au milieu des fleurs , et se nourrit de leurs sucs embaumés. Il se transforme en spectre qui se traîne , et hurle des chants de l'autre monde ; il s'entoure de serpents , de dragons , de crapauds même ; et , bientôt , il s'enveloppe d'une épaisse fumée qui le dérobe à tous les regards. On me dira peut-être que ce rapprochement peut être fort juste , mais ne définit point le romantisme : à cela je répondrai comme les adeptes , qu'on ne définit point ce qui est de la nature du mystère.

L'ère du *poétisme* en ce siècle commence :

C'est l'inspiration , dont la sainte démence

Nous *verse* nos accords , bouillonne en nos écrits ;

Et par elle on sait tout sans avoir rien appris.

L'inspiration est la colonne sur laquelle s'appuie

tout l'édifice du romantisme. C'est le mot de ralliement pour tous les sectaires ; c'est l'appât qu'ils offrent à tous ceux dont ils veulent faire leurs prosélytes. Travaillez, disent-ils, sous la dictée de l'inspiration et vous remplirez toutes les conditions nécessaires au grand œuvre. Or, il faut savoir que cette inspiration ressemble à celle des illuminés. C'est une ivresse factice, une espèce d'obsession, pendant laquelle il est permis de tout penser et de tout dire. Renversez les réputations des géans littéraires, pour élever au-dessus d'eux des pygmées ; diffamez ce qui est bien, comblez d'éloges ce qui est absurde, sortez des routes battues : il suffit. Qui osera vous reprocher votre audace, puisqu'elle procède d'un généreux mépris pour les connaissances acquises ? Il est vrai que ces singes du génie, dont l'ignorance est telle, qu'ils ne tarderont pas à

prendre le Pyrée pour un homme , passent pour des Arions , et sont portés par un public qui se méprend à leur babil jusqu'au jour où, comme le dauphin de la fable , il replongera dans l'abîme ces grands hommes d'un nouveau genre , pour sauver du naufrage tous ceux qui professent les véritables principes. Alors seulement on recueillera le fruit des saines et bonnes études.

Gardons-nous de croire cependant que les sectaires puisent le peu qu'ils possèdent dans leur propre fonds. S'ils n'ont jamais approché des véritables sources du savoir, ils connaissent du moins toutes les misérables rapsodies qu'a produites l'enfance de l'art et dont les Espagnols, les Anglais et les Allemands sont eux-mêmes dégoûtés depuis long-temps. Ils taillent à leur usage ces vieilles friperies , et s'en composent des vé-

temens bariolés de diverses couleurs, et qui ne ressemblent pas mal à ceux d'Arlequin.

Espérons toutefois pour l'honneur du goût que cette espèce de carnaval littéraire touche à sa fin, et que le public se lassera bientôt d'y prendre part en se masquant lui-même.

Votre *Muse* n'est plus : *Auger*, d'un coup de foudre,
A fait tomber son trône et l'a réduit en poudre.

La Muse, journal romantique, était une sorte de sanctuaire où les illuminés se défiaient tour à tour et lancaient leurs foudres contre les pauvres classiques qui ont attendu patiemment la chute du Temple et la dispersion de ses ministres. Cette grande catastrophe a eu lieu au bout de quelques mois.

Avez-vous, répondez, un culte et des apôtres?

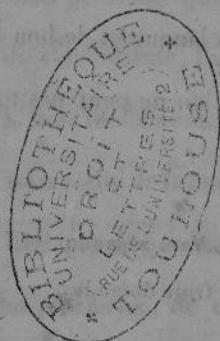
D'extraits, en votre honneur, quels journaux sont enflés?

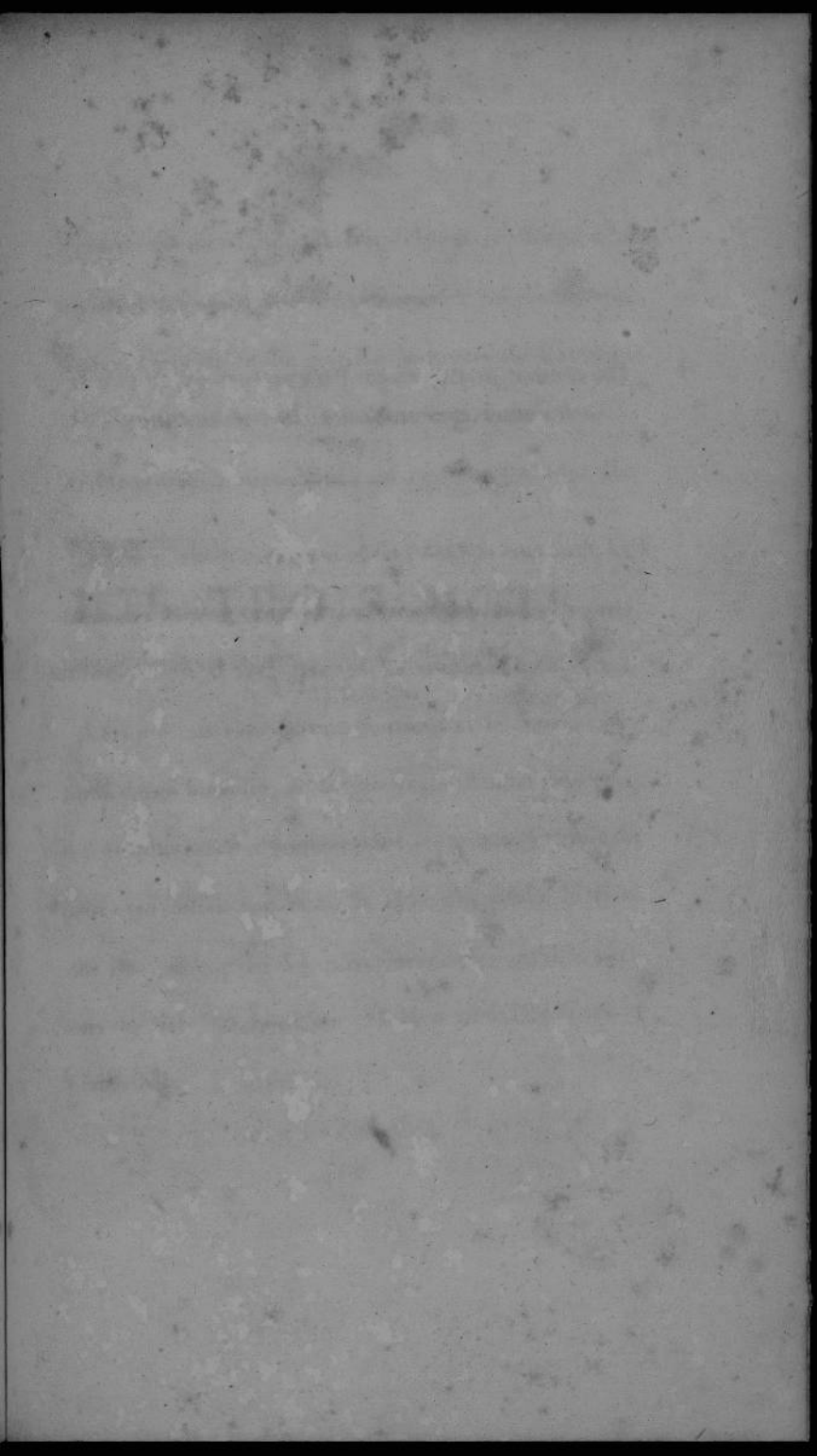
Il est bon de savoir que si *l'inspiration* est le mot d'ordre du romantisme, l'intrigue est regardée par lui comme la base fondamentale de ses succès; ici je recule devant l'immensité de la matière que je pourrais approfondir. Eh! que deviendrai-je si j'ose parler de l'usurpation des journaux, de ces fabrications d'articles où les auteurs se canonisent eux-mêmes, de ces apologies qu'ils rédigent de leur propre main, et qu'ils envoient de Paris à leurs correspondans pour figurer dans les gazettes de l'Angleterre et des Pays-Bas; si je parle de leur adhésion aux partis politiques pour y recruter des enthousiastes; si j'ouvre à mes lecteurs ces bureaux d'esprit, ces hôtels de Rambouillet où les ravissements et les pâmoisons des dames sensibles accueillent le

lectures de messieurs tels ou tels ; si je dévoile les mystères profonds de ces maçonneries soi-disant poétiques , où l'on se lie par des sermens de fraternité et de conspiration contre la langue et le bon sens.... Arrêtons-nous : aussi-bien , on ne peut pas tout dire la première fois.

Démentez donc ce bruit par le *Nain* répandu ,
Que pour vous la pensée est le fruit défendu.

Lorsque ces vers furent composés , le *Nain* , consumé d'une maladie de langueur , se traînait encore ; il n'est plus , et , par respect pour les morts , j'aurais dû peut-être biffer son nom. Je n'ai pas voulu le faire afin de convaincre les plus incrédules qu'il a paru sous ce titre un petit journal bien niais , bien sec et bien lourd.





On trouve dans les Papyrus
de l'antiquité les noms de

PLUTON, ORT, RIA